

Je suis resté, j'ai subi.

*Odyssee*, x, 53



## PREMIÈRE PARTIE



D'un éclat puissant, mais sans éblouir jamais, le soleil se levait derrière les faubourgs est de la ville. Quelques instants plus tôt, tout était encore baigné d'une lumière morne, grise et froide, mais à présent les choses étaient claires, presque blanches, même les feuillages des arbres et des buissons devant eux. Le soleil poursuivait son ascension dans le ciel, le feu blanc gagnait les toits de la ville de proche en proche, jusqu'au moment où il n'y eut plus un seul bâtiment qui ne fût couronné de la lumière glorieuse de juin. Aucun d'eux ne parlait. C'était comme s'ils avaient simplement dormi, comme si les fêtes, les boîtes de nuit n'avaient été qu'un songe.

Ferdinand se renfonça dans son siège, inspira puis expira profondément. Il lui semblait qu'à chaque respiration il s'approchait un peu plus de la lumière, et qu'il s'éclairait au plus intérieur de lui-même à mesure qu'elle resplendissait dehors. Il sentait une paix inconnue l'envahir. Voilà la vérité, songea-t-il machinalement et plusieurs fois de suite, sans savoir, sans se demander seulement ce qu'il mettait sous ces mots. Oui, il avait le sentiment de n'avoir jamais vécu de moment plus authentique que celui-là, sous une lumière dont l'intensité s'avivait à chaque instant, et qu'il se dépouillait de tout le poids de sa vie passée. Des pépiements d'oiseaux, la rumeur feutrée du trafic routier matinal lui parvenaient d'un grand lointain. Sans cesse, pareilles à de petits feux fugaces, des lumières s'allumaient entre les feuilles, et paraissaient les faire frémir.

« Qu'as-tu à souffler comme ça? », lui demanda Anton d'une voix cassée, et ce n'est qu'alors que Ferdinand s'aperçut

qu'il n'était pas seul, et qu'il s'était profondément absorbé en lui-même depuis quelques minutes déjà. Le soleil, désormais, était haut dans le ciel. Ferdinand s'était-il assoupi, lui aussi ? À la vérité, son cœur battait à une cadence accélérée, comme s'il courait. Il baissa la vitre d'un rien, et un souffle d'air frais s'engouffra dans la voiture.

« Je crois n'avoir jamais vu un lever de soleil aussi beau », murmura-t-il.

Anton se ficha une cigarette entre les lèvres, enfonça l'allume-cigare, et lorsque celui-ci, après quelques secondes, ressortit, alluma sa cigarette avec la spirale rougeoyante et aspira une bouffée. Une épaisse fumée bleuâtre remplit aussitôt l'habitacle. Il tira quelques bouffées encore, puis, d'une chiquenaude, jeta par la vitre ouverte la cigarette à peine à demi consumée. Elle lui laissait en bouche un arrière-goût âcre, il lâcha un grognement écœuré, et, comme si quelque chose réveillait soudain en lui le souvenir de la nuit écoulée, il souffla : « Pour une fête de dingues...

— Hmm », fit Ferdinand. Un début de fatigue le gagnait. La sensation puissante qu'il avait éprouvée un peu plus tôt se dérobaît déjà à lui, il n'était plus en son pouvoir de la reconvoquer. Il fronça les sourcils. « Oui », les plis de son front se lissèrent de nouveau, « c'était une sacrée fête. Une vraie bande de malades ! » Il eut un petit rire étouffé.

« Oui, ça aussi, bien sûr... Mais à vrai dire je parlais de l'autre fête, celle à laquelle j'ai assisté avant de vous rejoindre. »

Ferdinand réfléchit un instant, puis il se souvint qu'en effet Anton ne les avait retrouvés que très tardivement.

« Où étais-tu pendant tout ce temps, au fait ? » Il se rappelait le cours des heures passées, leur errance de club en club, cette musique assourdissante qui vous ébranlait le corps jusqu'au tréfonds, les lumières chamarrées par myriades, les mouvements saccadés des danseurs que l'éclairage stroboscopique rendait irréels, et, de même que ces évolutions sur la piste lui apparaissaient désormais sous

un jour étrange, la soirée de la veille tout entière était comme frappée d'irréalité. Soudain, le souvenir de Rosental, son pays, lui revint, et il se laissa submerger par une sensation qui évoquait lointainement celle qu'il avait éprouvée auparavant.

« Tu m'écoutes, dis ? »

— Hmm, grommela Ferdinand.

— Il me semble qu'elle aurait pu refuser tout net, pas vrai ?

— Hmm.

— Mais non, elle accepte mon invitation, et c'est pour me regarder pendant tout ce temps dans le blanc des yeux ! Tu avoueras qu'il y a de quoi être désarçonné. C'était un joli brin de fille, vraiment, tu sais. Et moi je parlais, je parlais... Elle ne m'a pas posé la plus petite question – ou alors trois fois rien –, mais elle m'écoutait avec une attention extrême. Et ce regard, grands dieux ! Puis tout à coup je suis resté sec. Je n'ai plus rien trouvé à lui dire. Il ne me venait plus rien à l'esprit. Je me suis fait l'effet d'être un idiot, exactement comme si j'avais passé mon temps à lui débiter des fadaïses... comme si j'étais resté planté là pendant une heure comme un parfait imbécile... Et elle qui ne me quittait pas des yeux... Puis, à ma surprise, elle a prononcé malgré tout quelques mots, mais d'une voix si basse que je n'ai d'abord pas compris, et qu'il a fallu que je me penche vers elle. Elle m'a chuchoté dans l'oreille que je lui faisais penser à quelqu'un. J'ai senti son souffle contre mon oreille... je me suis contenté de hocher légèrement la tête, et j'ai attendu qu'elle continue.

— Et ? » Ferdinand rouvrit les paupières, jeta un regard à son ami, qui à présent semblait lui-même à court de mots. Anton avait détourné le visage et regardait par la vitre.

« Je me demande si les autres dorment encore. »

— Eh bien, et ensuite ? Ton histoire est-elle déjà finie ? À qui lui faisais-tu penser ?

— À qui ? À son petit ami – le seul qu'elle ait jamais eu. » Anton regardait toujours dehors.

« Oh ! »

Anton lança à Ferdinand un bref regard, puis il sortit de nouveau l'allume-cigare, le soupesa au creux de sa paume.

« Oui, c'est la réflexion que je me suis faite, moi aussi. Je ne m'attendais pas à ça non plus. Mais tu sais ce que c'est. Je me suis dit : Après tout, puisqu'elle parle de lui au passé... et là-dessus je me suis remis à l'abreuver de paroles... et je ne me suis pas aperçu tout de suite qu'elle était en larmes.

— En larmes ?

— Et je me suis imaginé qu'au fond c'était une vraie aubaine... que j'allais pouvoir peut-être la reconforter... en profiter pour me rapprocher d'elle... Ah, j'étais soûl comme un cochon...

— Mais sais-tu pourquoi elle pleurait ?

— À cause de lui. Je veux dire, rapport à son petit ami... Note bien d'ailleurs que c'est elle qui l'a quitté. Mais tout cela remonte à des années. Qui sait, peut-être qu'elle avait trop bu, elle aussi, ou absorbé je ne sais quelle substance. Cela ne t'est donc jamais arrivé : un soudain accès de sentimentalité ?

— Non, répliqua Ferdinand.

— Non, répéta Anton, n'en parlons plus. Toujours est-il que nous sommes restés là un moment encore, sans plus rien trouver à nous dire. Nous avons vidé nos verres – puis elle s'est éclipsée et n'a pas reparu. Alors je suis parti moi aussi et je vous ai rejoints. Dire que je n'ai même pas son numéro de téléphone... »

Il remit en place l'allume-cigare, qui s'enclencha dans son logement avec un discret dé clic.

« Sais-tu au moins comment elle s'appelle ?

— Oui : Susanne.

— Susanne ? s'étonna Ferdinand. Et tu ne sais rien de plus à son sujet ?

— Rien. Hormis qu'elle est originaire de la même région que toi. Mais je n'en suis pas beaucoup plus avancé... Toi et tes semblables, à Vienne, on vous rencontre à tous les coins de rue. »

Le visage de Ferdinand se rembrunit, et il se rencogna dans son silence. Quelques minutes s'écoulèrent, puis il lança : « Allons faire un tour au bord du fleuve. Les autres ne tarderont pas à nous rejoindre. »

2

Depuis sept ans, Ferdinand vivait à Vienne, au deuxième étage d'un immeuble situé à l'angle de la Staudgasse, dans le dix-huitième arrondissement. Les trois premières années, quand il était étudiant à l'Université des ressources naturelles et des sciences de la vie, il passait encore les trois mois des vacances d'été ainsi que les fêtes de fin d'année à Rosental, en Haute-Autriche, dans la ferme que possédait sa famille.

En ce temps-là vivaient encore là-bas sa grand-mère Anna, son oncle Thomas – le frère de son défunt père Paul, qu'il n'avait jamais connu –, et Sabine, la femme de celui-ci. Leonhard, le fils d'Elfriede, la sœur de Sabine, désormais âgé d'une vingtaine d'années, se rendait tous les jours au domaine et prêtait main-forte à Thomas depuis que Ferdinand était parti pour Vienne, mais il ne logeait pas sur place. Ferdinand avait conservé sa chambre à la ferme – celle-là même qu'avait occupée par le passé son père, jusqu'au jour où, dans les années soixante-dix du siècle dernier, il avait émigré en Amérique du Sud –, et il s'y sentait à son aise : la vie aux champs offrait un agréable contraste avec les études. C'est à peine s'il se souvenait confusément encore qu'il avait eu autrefois l'intention de fixer sa vie là-bas.

Puis vint le jour où la peau de sa grand-mère prit une teinte uniformément jaunâtre, sans qu'on pût en percevoir les raisons, et où il fallut bien se résoudre à admettre qu'il ne